

La Milice et la Waffen S.S. par Pierre Audiat

(...) les Français ne seraient pas plus avisés de faire corps avec les Allemands pour écarter une menace d'invasion qui a toutes ses chances de ne pas les libérer, mais aggravera considérablement leurs maux ? C'est le troisième thème sur lequel s'évertue la propagande. Précisément l'Allemagne, dans sa générosité coutumière, est prête à ouvrir aux Français ce corps d'élite, cette « chevalerie » moderne que sont les formations des S.S.A. A partir de l'été 1943, la campagne pour l'engagement dans les S.S. commence et ne s'arrêtera qu'au 6 juin 1944. Partout, dans la presse, à la radio, on fait appel aux Français désireux de servir l'Europe sous l'uniforme spécifiquement nazi et de prêter serment de fidélité à Hitler en personne. Il y a un, puis deux conseils de révision par semaine, qui se tiennent d'abord 4, square du Bois-de-Boulogne, puis 60, avenue Victor-Hugo, on le rappelle dix fois par jour aux auditeurs de la radio, matin et soir aux lecteurs de journaux.

A défaut de volontaires spontanés, les serviteurs directs de l'occupant sont priés, impérativement, de s'enrôler dans les S.S. ; les speakers parisiens de Radio-Paris notamment. Pour certains, ce n'est là qu'une simple formalité ; ces Waffen S.S. français seront mobilisés sur place et participeront à la croisade, armés de leurs stylos ou de leurs micros, pour les autres ce sera une réalité immédiate. Ils seront aussitôt embarqués vers les centres d'instruction de l'Allemagne ; des photos montreront bientôt des trains, portant l'inscription : « Vive Darnand », dans lesquels ont pris place des Français vêtus de l'uniforme sombre avec, sur le col, l'insigne des S.S. Darnand lui-même a donné l'exemple ; en octobre 1943, il s'est engagé dans la Waffen S.S., il a prêté serment au Führer – ce qui ne gênera nullement le gouvernement de Vichy lorsqu'il en fera un ministre – afin d'entraîner la milice derrière lui. Mais la milice n'existe officiellement qu'en zone Sud, et les éléments les plus aptes à entrer dans la chevalerie S.S. se trouvent précisément en zone Nord. Qu'à cela ne tienne ; un grand mouvement promilicien est déclenché parmi les formations politiques de cette zone, mises en demeure de constituer l'unité, toujours réclamée jamais atteinte, autour de Darnand qui est à la fois « fondateur », secrétaire général de la milice française et membre de la Waffen S.S..

Des réunions, où des conférenciers enflammés ont proclamé « qu'ils en avaient assez », préparent le grand meeting du 19 décembre 1943 au vélodrome d'Hiver, où les leaders politiques, parmi lesquels Déat, Georges Claude, Philippe Henriot, Darnand, Paquis communient officiellement dans la foi nazie et se déclarent prêts à se croiser, sous le signe de la croix gammée. Seulement comme les prêcheurs ne partent pas et se bornent à endosser, dans les réunions publiques, leurs chemises bleues et leurs ceintures de cuir, la piétaille ne montre aucun empressement à devancer ses chefs. Il faut que les autorités allemandes réchauffent elles-mêmes l'enthousiasme, soit en présentant des films, comme *L'Ecole des officiers à Toz* ou *Pluie de sang*, qui retracent en images la vie des Waffen S.S. appartenant à dix-sept nations différentes, en train de s'entraîner, soit en produisant des héros S.S. qui reviennent tout droit, paraît-il, des champs de bataille. C'est ainsi que le 5 mars 1944, au Palais de Chaillot, la Waffen S.S. française, la L.V.F., la milice française de Paris sont commandées pour entendre le Hauptsturmführer S.S. Léon Degrelle, rescapé d'un encerclement en Ukraine. Les auditeurs constatent qu'il est gras, florissant et fort élégant ; il ne semble pas avoir partagé les terribles souffrances et les exploits prodigieux dont il fait le tableau avec une grandiloquence et un cabotinisme qu'accompagne la fanfare du régiment S.S. Adolf Hitler. Les candidats à la croisades semblent moins touchés par la grandeur des exploits que par celle des souffrances ; ils sentent qu'ils ne peuvent plus échapper au guêpier dans lequel ils se sont fourrés ; ils applaudissent l'orateur avec autant de cœur que s'il prononçait devant eux leur oraison funèbre.

C'est que, depuis trois mois, tous les membres des partis politiques qui sont en âge de porter les armes ont été inscrits d'office dans la milice et se trouvent ainsi sous la coupe du ministre S.S. Darnand qui s'agite beaucoup et veut prouver à son Führer qu'il est capable de lui amener des légions entières. Au mois de février 1944, il a obtenu des autorités allemandes la permission d'introduire dans la zone Nord les formations miliciennes de la zone Sud. Paris, qui en ignorait l'importance et même l'existence, est surpris de voir une nouvelle catégorie d'occupants s'installer chez lui. Les miliciens de Darnand se distinguent par leur tenue : la chemise kaki, par leur attitude : les bras croisés au garde à vous, leur insigne : une sorte de V, avec une boucle à la base, inscrit dans un cercle. Quelques-uns, très peu, sont armés quand ils circulent dans

la rue. Par contre, leurs cantonnements – le lycée Saint-Louis, par exemple – sont gardés par des sentinelles hérissées de mitraillettes ; on devine que ces guerriers intermittents guettent l'occasion d'user du jouet meurtrier qu'on leur a confié. Au moindre geste suspect d'un passant, ils tirent une rafale qui atteint ce qu'elle peut ou qui elle peut. L'aspect des miliciens kaki, qui, après dix-sept heures, se répandent en masse dans les cafés avec des airs provocants, est moins engageant encore que celui des miliciens bleus. S'ils ont une allure un peu plus militaire, leurs traits expriment presque tous la brutalité ou l'ignominie ; quelques jeunes gens au pur visage semblent égarés dans le troupeau bestial ; on se plait à penser qu'ils sont peut-être de faux miliciens – il y en a, on le sait – que la Résistance a glissés là, mais ce n'est qu'une vue de l'esprit.

Peu à peu, miliciens bleus et miliciens kaki se mélangent, s'amalgament avec les troupes de la Wehrmacht qui les emploie comme auxiliaires. A partir de 1944, Paris voit passer des camions chargés de vert, de kaki et de bleu, mais les verts encadrent visiblement les autres qui, fiers comme des enfants de jouer au soldat et de manier des fusils, ne se rendent pas compte exactement, croirait-on, qu'ils ressemblent à des prisonniers auxquels leurs gardiens auraient laissé des armes. Quant à l'état-major de la milice, il occupe la maison du Parti communiste, rue le Peletier, et Joseph Darnand se carre dans le fauteuil de l'ancien secrétaire général.

(Audiat, 1946, pp.234-238)